

# Pourfendeur d'idées reçues

*Peter J. Walker* dresse le portrait de **David Card**, l'économiste qui s'est attaqué aux dogmes sur le salaire minimum, l'immigration et l'éducation

**U**N MORCEAU de papier écorné, collé à la va-vite sur un mur. La liste improvisée des enseignants du Département d'économie de Berkeley (université de Californie) dénote une humilité en contraste frappant avec la prestigieuse réputation des lieux. David Card est l'un des économistes de Berkeley, lui aussi apprécié mais modeste.

Il s'est fait connaître en 1995 en obtenant la médaille John Bates Clark décernée, alors tous les deux ans, par l'American Economic Association (AEA) au meilleur économiste de moins de quarante ans en activité aux États-Unis, et que l'on considère comme la plus haute récompense après le Nobel, dans la discipline économique. S'appuyant sur des travaux empiriques consacrés à des situations bien réelles, des «expériences naturelles», et sur des données solides, Card a contredit la pensée économique classique dans plusieurs domaines importants.

### À rebours des idées reçues

Il a constaté que, contrairement à ce que disaient les modèles classiques, le relèvement du salaire minimum ne faisait pas nécessairement augmenter le chômage et pouvait même avoir l'effet inverse. Plus de quinze ans de recherches ont abouti à la publication d'un article de référence en 1993, puis d'un livre, en collaboration avec un enseignant de Harvard, Alan B. Krueger. Ils y analysaient l'effet du salaire minimum sur le secteur de la restauration rapide dans le New Jersey. En avril 1992, cet État avait relevé le salaire minimum horaire de 4,25 à 5,05 dollars, tandis que la Pennsylvanie voisine n'y avait pas touché. Nos chercheurs avaient là une expérience naturelle idéale. Card et Krueger ont découvert que, par rapport à la Pennsylvanie, les établissements de restauration rapide du New Jersey avaient dopé l'emploi de 13 %, ce qui prouvait que la hausse du salaire minimum n'avait pas les effets délétères tant redoutés.

L'étude a fait grand bruit, après avoir failli tomber à l'eau. A. Krueger, se souvient : «Notre expérience naturelle a manqué d'échouer, car le parlement du New Jersey avait changé et les nouveaux élus ont abrogé la hausse du salaire minimum avant son entrée en vigueur. Le Gouverneur a mis son veto et a eu juste assez de voix pour l'emporter... D'une certaine façon, cela a rendu notre comparaison plus convaincante, puisque le relèvement du salaire minimum a été en partie une surprise, et les employeurs ne l'avaient donc pas entièrement anticipé.»

Toujours à contre-courant, Card découvrait dans une autre étude que l'arrivée de migrants plus nombreux ne coûtait pas nécessairement leur emploi ou une partie de leur salaire aux travailleurs locaux. L'étude de 1989 sur l'exode de Mariel s'est intéressée à l'impact de l'arrivée soudaine de 125.000 immigrés cubains sur le marché du travail de Miami entre 1980 et 1985. Bon nombre d'observateurs de l'époque avaient estimé que cet afflux (augmentation de 7 % de la population active de Miami) réduirait les perspectives d'emploi de la population locale peu qualifiée. Or Card n'a constaté quasiment aucun effet sur les salaires et le taux de chômage. Même dans la population cubaine, les salaires et les taux d'emploi des immigrés plus anciens n'ont guère diminué après le débarquement des *Marielitos*.

Dans ces domaines et d'autres, les travaux de Card ont été autant de pavés jetés dans la mare, qui ont suscité un certain enthousiasme, mais aussi beaucoup de scepticisme. Card et ses détracteurs auraient

pu toutefois s'accorder sur un point : vouloir vaincre les résistances, même très légèrement, n'était pas à l'époque le moyen le plus sûr de remporter l'adhésion du plus grand nombre.

Dans son bureau de Berkeley, avec de l'autre côté de la fenêtre un paysage banal, par un matin humide et gris de janvier, Card explique qu'il était en vacances avec sa femme quand il a appris qu'il était le lauréat de la médaille Bates Clark. «On essayait de

## Card a contredit la pensée économique classique dans plusieurs domaines importants.

me joindre pour me dire que j'avais gagné. Très honnêtement, personne n'aurait jamais imaginé que quelqu'un comme moi décrocherait le prix, et je ne m'y attendais pas du tout», se rappelle Card, avec une humilité inattendue chez cet universitaire considéré comme un pionnier.

Mais ce choc était bien peu de chose au regard de l'hostilité qu'il a ressentie à la réception de son prix. Rendus furieux par ses conclusions et sa récusation téméraire de la pensée établie, de nombreux économistes présents à la conférence de l'AEA ont protesté et organisé leurs propres séminaires pour lamener son travail : «Je pense qu'ils ont délibérément cherché à empêcher que l'AEA ne soit accusée d'être un repaire de gauchistes cinglés.»

Dire que Card n'a pas immédiatement séduit les milieux économiques est un euphémisme. Comme il l'a fait observer par la suite pour défendre ses travaux sur le New Jersey : «En économie, il est important de reproduire et de réanalyser, en particulier quand les nouvelles conclusions vont à l'encontre des conceptions classiques.» Être contesté en tant qu'universitaire est normal et sain, mais, en l'espèce, il a eu l'impression que les choses avaient pris très vite une tournure très personnelle. «J'ai eu des soirées de débats extrêmement délicats, et mes étudiants étaient soumis à un barrage de questions, car on me croyait fou. Tout cela m'a laissé un goût très amer.»

### Économiste par accident

D'une certaine façon, l'économie a toujours été une affaire personnelle pour Card. Il a grandi au Canada, dans une famille rurale de l'Ontario qui «n'était pas et n'est pas particulièrement riche», et très peu de ses amis sont allés à l'université. Dans la ferme où il a grandi, et que son père garde toujours, Card s'était passionné pour la science liée à l'élevage, se demandant, par exemple, comment s'occuper des vaches de manière à produire un lait riche en nutriments pendant une durée optimale.

Son intérêt pour les sciences l'a conduit à faire des études de physique à l'université Queen's de Kingston, dans l'Ontario, financées en partie par un petit boulot dans une aciérie.

C'est à l'université qu'il a eu la révélation, par hasard. En aidant sa petite amie de l'époque à faire ses devoirs d'économie, Card est tombé sur un chapitre consacré à l'offre et à la demande en agriculture; il y était expliqué que l'augmentation de la production de céréales ou de lait se traduisait par une baisse des prix. Se souvenant de la période passée à aider ses parents à conserver

leur exploitation, Card a été emballé : « Cette lecture s'est révélée incroyablement utile. Je me suis dit : « Waouh, c'est vraiment génial. » J'ai fini le livre en quelques semaines, simplement pour le plaisir. » Il a ensuite définitivement bifurqué en économie.

N'ayant pas les bases pour suivre certains des cours les plus prisés, il a dû se contenter des autres, comme la répartition du revenu et l'économie du travail. C'est à cela qu'il doit d'être devenu un économiste du travail. Les cours étaient dispensés par deux jeunes enseignants venant d'obtenir leur doctorat à Princeton et privilégiant la recherche empirique. Frappés par les capacités exceptionnelles de Card, ils l'ont mis en contact avec leur directeur de thèse, Orley Ashenfelter, qui, à son tour, a convaincu Card de s'inscrire en doctorat à Princeton.

C'est là que Card s'est fait remarquer, avec toute une série de travaux empiriques, des expériences naturelles devenues sa marque de fabrique et qui lui vaudront sa médaille Bates Clark. « David a donné du poids à la recherche empirique en la rendant plus crédible », a déclaré Ashenfelter quand Card a reçu son prix. « Beaucoup de chercheurs pressentis pour ce type de récompense écrivent des articles illisibles. »

Princeton était fait pour Card, et inversement, mais cela ne devait pas durer. « Ma femme était maître de conférences au Département de musique de Columbia et n'a pas été titularisée. Elle voulait vraiment quitter l'université et partir en Californie. »

Ils ont donc mis le cap sur l'Ouest, et Card a pris un poste d'enseignant à Berkeley, à l'université de Californie. Ils ont acheté une maison non loin, à Sonoma, et construit un atelier de menuiserie pour fabriquer des meubles de style Mission, le hobby de Card. Au Canada, les garçons inscrits au collège devaient choisir entre latin et menuiserie. Il avait opté pour la seconde discipline et n'a jamais cessé de s'y intéresser. « C'est relativement précis, parfois frustrant, mais j'aime ça ; c'est un peu comme le travail empirique. »

### Une discipline nébuleuse

Ses travaux empiriques ont toujours été nimbés d'une relative incertitude. « Nos connaissances de base en économie sont très inférieures à ce que l'on pourrait penser », affirme-t-il, et il ajoute « pour les non-spécialistes, les économistes ont ceci d'énervant qu'ils sont incroyablement convaincus de savoir de quoi ils parlent, alors qu'en réalité ils ne le savent pas vraiment ».

Card parle de « brouillard ». Interrogé sur un aspect de l'économie du travail (plus précisément l'importance de la confiance entre employés, employeurs et autorités pour la création de marchés du travail efficaces et efficaces), il développe l'analogie : « C'est peut-être vrai, mais extrêmement difficile à prouver scientifiquement, car l'on ne dispose pas simultanément d'un groupe traité et d'un groupe témoin. À ma connaissance, personne n'a jamais pu dissiper ce brouillard. »

Malgré l'incertitude inhérente à l'économie du travail, les recherches de Card sur le salaire minimum sont souvent citées par des militants apparemment très convaincus de l'intérêt de le relever, ce qui gêne un peu Card : « Je ne fais pas campagne pour la hausse du salaire minimum, mais les partisans de cette idée se servent de mon travail pour défendre leur point de vue. C'est une des raisons pour lesquelles je ne travaille plus sur ce sujet, car tout le monde part du principe que je préconise d'augmenter le salaire minimum, et tout ce que je fais sera discrédité. »



« Idem pour l'immigration », poursuit-il. « Il est inutile que j'écrive un nouvel article sur ce sujet, car tout le monde considère que je milite pour plus d'immigration. »

La déception de Card est palpable. Il est fatigué de voir que, malgré toutes les précautions qu'il prend, ses travaux sont caricaturés et exploités par des groupes de pression.

Dans l'étude précitée sur l'exode de Mariel, par exemple, il précisait que ses observations ne pouvaient pas être généralisées et, en particulier, que le marché du travail de Miami n'était pas représentatif dans sa capacité à absorber des immigrants, notamment en raison des très nombreuses possibilités qu'il offrait aux travailleurs peu qualifiés et de l'importance de sa population hispanophone.

Dans un article de 2001, il reconnaissait que, dans les centres urbains traditionnels comme Los Angeles, une arrivée massive d'immigrants peu qualifiés pouvait en réalité faire baisser de 1 à 3 points le taux d'emploi de la main-d'œuvre locale jeune et peu instruite.

En 2009, il a même identifié un lien, quoique ténu, entre immigration et inégalités, l'immigration représentant 5 % de la hausse des inégalités salariales aux États-Unis entre 1980 et 2000.

Plus récemment, il s'est intéressé aux attitudes individuelles des Européens vis-à-vis de l'immigration et constaté que les peurs avaient moins à voir avec l'emploi qu'avec la culture. En réalité, les préoccupations exprimées au sujet des « effets de composition » de l'immigration — sur la langue et la culture, par exemple — sont entre deux et cinq fois plus importantes que les considérations économiques telles que l'emploi.

Mais Card entend aussi montrer que ses travaux sont loin de se limiter au salaire minimum et à l'immigration. Enchaînant sur d'autres domaines, il semble plus animé, plus enthousiaste.

### Un talent de découvreur

Card a commis de nombreux travaux sur la politique de l'éducation, par exemple. En 1992, il a établi que la qualité de l'enseignement reçu influait sur les revenus futurs. Cela peut sembler évident, mais, à l'époque, certains considéraient au contraire que, compte tenu de l'absence de lien entre la qualité de l'école et les résultats aux tests normalisés, une augmentation des crédits à l'enseignement public ne présentait guère d'intérêt pour les élèves. Card a constaté qu'en réduisant de 5 le nombre

d'élèves par professeur et en relevant de 10 % les salaires des enseignants, on améliorerait de respectivement 0,4 et 0,1 point le taux de rendement de l'enseignement.

L'année dernière encore, Card a livré une autre contribution majeure sur le thème de l'éducation, en examinant l'effet du dépistage universel sur la représentation des élèves de familles modestes ou issus des minorités dans les programmes pour enfants précoces. À l'école, explique-t-il, ces programmes «ciblent les enfants possédant

## Bon nombre des résultats de recherche de Card ont des conséquences pratiques en matière de politique économique.

des capacités exceptionnelles mesurées par le QI. Or le QI est un indicateur médiocre de talent brut, car il tend à favoriser les enfants plus riches et plus susceptibles de se faire aider à la maison que leurs homologues plus modestes. Qui plus est, l'admission dans ce type de programme peut, dans une certaine mesure, dépendre de la pression parentale, plus fréquente dans les familles aisées. Du fait de ces deux dimensions, les élèves modestes et issus des minorités ont moins de chances d'intégrer ces programmes.

Pour remédier à ces disparités, un secteur académique de Floride a décidé de dépister tous les enfants et d'introduire un test d'aptitude non verbale pour compléter le test du QI. Dans son étude, Card a constaté que ces innovations faisaient augmenter de 180 % la proportion de surdoués parmi les élèves défavorisés. Malgré ce succès, le dépistage universel, jugé trop coûteux, a été arrêté au profit d'autres dépenses.

Une autre de ses expériences naturelles se distingue par son exploration innovante et socialement pertinente des crises émotionnelles et de la violence familiale. Tout en affirmant être «des deux personnes au monde les moins qualifiées pour parler de sport», Card et son coauteur Gordon Dahl se sont penchés sur la hausse des violences domestiques après une «défaite choc» d'un favori du tournoi de football américain de la National Football League (NFL). L'idée de l'étude leur était venue, car la théorie classique sur les violences familiales (essentiellement une combinaison de contrôle prémédité et de dépendance mutuelle) ne les satisfaisait pas. «Il y avait juste un truc vraiment mal ficelé là-dedans», explique Card, qui ajoute, «je me mets à écrire des articles quand je me dis «ça ne peut pas être vrai, remettons ça à plat»». Card et Dahl ont donc remis en cause l'hypothèse classique et trouvé des éléments étayant de manière convaincante leur idée que la violence familiale n'est pas préméditée, mais soudaine et irrationnelle. Ils ont notamment constaté que, lors de défaites à domicile d'une équipe favorite de la NFL, les signalements de violences domestiques à la police augmentaient de 8 %, semblant indiquer que les explosions spontanées jouent souvent un rôle essentiel.

Revenu sur un terrain à la fois plus familier et plus prospectif, Card a l'intention d'étudier une découverte récente concernant les inégalités salariales. En 2015, il a publié une étude sur le Portugal montrant que les femmes gagnaient à peine 90 % de ce que gagnaient les hommes dans des entreprises équivalentes. Non

seulement les femmes avaient moins de chances de travailler dans des sociétés proposant des salaires élevés, mais, même si c'était le cas, elles étaient toujours moins payées que leurs collègues masculins. «Il est indéniable que les femmes devraient être un peu plus offensives quand elles négocient leur salaire», fait observer Card, qui ajoute «elles retirent un peu moins d'avantages à travailler chez des employeurs qui paient bien, ce qui contribue à l'écart de rémunération global entre hommes et femmes». Card suspecte toutefois que les écarts de salaires ne sont pas qu'affaire de genre. Il envisage aussi d'explorer la dimension raciale des inégalités salariales en se servant de l'exemple du Brésil.

Bon nombre des résultats de recherche de Card ont des conséquences pratiques en matière de politique économique. A-t-il donc pensé à une reconversion? «Non», répond-il avant d'expliquer : «c'est triste à dire, mais ce que je préfère, c'est démarrer un nouveau projet et jongler avec des séries de données. Et puis je suis un très piètre gestionnaire.»

Le même jour, le charismatique directeur du Département d'économie de Berkeley, Shachar Kariv, rejette l'idée que la gestion serait un point faible chez Card, soulignant plutôt qu'il ne se sent pas particulièrement attiré par ce type d'activité. Certes, la gestion n'est peut-être pas pour lui un «avantage comparatif; le problème avec les gens très intelligents, c'est qu'ils ne le sont pas autant qu'ils le croient», avant de terminer avec panache : «Ce n'est pas le cas de Dave. Il connaît ses avantages comparatifs, et il les utilise.»

Kariv le décrit comme «quelqu'un qui pilote le département non seulement sur le plan intellectuel, mais aussi à bien d'autres égards». «Il n'a pas la grosse tête et fait plus que sa part auprès des étudiants de second cycle, tout en faisant encore bien plus avec ceux du troisième cycle.» En outre, «il dirige avec beaucoup de tranquillité».

Card est également connu pour travailler tard la nuit. Krueger, son collaborateur de longue date, le décrit en ces termes : «Même s'il enseignait à Princeton, il avait l'éthique professionnelle d'un agriculteur, travaillant souvent jusqu'à la fermeture de la bibliothèque, vers minuit. Nous avons travaillé de longues heures ensemble, débattu de bien des questions en buvant des cafés.» À Berkeley, Kariv évoque à peu près les mêmes souvenirs : «À 22 heures, je pars du principe que Card est encore dans son bureau, avec ses étudiants de troisième cycle. C'est l'hypothèse que je fais, et vous savez que mon hypothèse se fonde sur des données, parce que c'est le cas.»

Alors que notre conversation touche à sa fin, Kariv balaie d'un revers de main nos compliments concernant la vue panoramique sur la baie de San Francisco et le Golden Gate Bridge à l'horizon, une vision spectaculaire, même en ce jour brumeux et couvert. «Mais nous bénéficions tous d'une vue extraordinaire», dit-il en haussant les épaules. «Le bureau de Dave a lui aussi ... heu, en fait, on n'y voit rien à cause de la façon dont il est aménagé», ajoute-t-il, faisant ressurgir l'image du paysage plutôt triste sur lequel donne le bureau de Card. «Il devrait déplacer les meubles pour avoir la vue sur la baie.» «Si vous cherchiez un point faible chez Dave, le voilà : ce n'est pas un bon décorateur d'intérieur, il devrait travailler son feng shui.» ■

*Peter J. Walker est responsable principal en communication au Département de la communication du FMI.*